

Pascale Rault Delmas

Le Retour des cigognes

Roman



Pascale Rault-Delmas

Le Retour des cigognes

© Pascale Rault-Delmas, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-1961-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À plat ventre sur la moquette du salon, Sandrine et son petit frère regardent les jouets de Noël dans le gros catalogue Automne-hiver 1974/75 que leur mère vient de recevoir. Stéphane commente avec effervescence ce qu'il voit. Il a envie de tout, Sandrine a beaucoup moins d'entrain. En réalité, rien ne lui plait vraiment. Soudain, elle se redresse : elle a vu une boîte de bricolage avec de vrais outils modèle réduit. Elle saute sur ses pieds et court chercher un stylo. Au moment où elle entoure la photo, elle entend une voix derrière son dos.

— On ne peut pas commander ça, ma chérie. C'est bien trop dangereux.

Elle se retourne vers sa mère que, tout à son enthousiasme, elle n'avait pas vue s'approcher. Elle lui montre la légende sous l'image :

— Mais non, regarde, c'est fait exprès pour les enfants.

— Tu n'as pas bien lu, Sandy. C'est marqué « à partir de huit ans ». Ton frère est trop jeune. Il pourrait se blesser.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je ferai bien attention à ce qu'il n'y touche pas.

— Parce que ce n'est pas pour lui ? Enfin Sandrine, tu ne vas pas demander des outils, tout de même !

— Ben si, pourquoi ?

— Mais parce que tu es une fille !

PROLOGUE

15 Avril 2019

Marc compose le code qui active la lourde porte en fer forgé du bâtiment puis il entre. Ses tempes sont légèrement dégarnies et sa chevelure brune est parsemée de fils d'argent. Sa barbe soigneusement taillée a blanchi elle-aussi avec le temps. De chaque côté, un petit anneau en or enserre le lobe de ses oreilles : des joints, le signe distinctif des Compagnons du tour de France. Sa peau burinée et les douleurs qu'il ressent parfois sont les conséquences d'années passées sur les toits à braver la météo, mais son métier physique lui a aussi permis de conserver une silhouette tonique et un corps musclé que bien des adeptes des salles de sport lui envieraient. Marc traverse le hall immense de cette ancienne caserne militaire, siège des Compagnons du devoir depuis les années cinquante. Le long des murs, sont alignés des modèles réduits et des maquettes diverses en bois ou en pierre, résultat de milliers d'heures de travail consacrées par des jeunes à la réalisation de ce qu'on appelle un peu pompeusement leur chef d'œuvre. Ce travail, c'est la clé qui ouvre les portes de la communauté, le sésame pour partir sur les traces des anciens, apprendre le métier et ensuite le transmettre. Transmettre : le leitmotiv de Marc. Apprendre et transmettre, transmettre en continuant d'apprendre. Devenir patron à son tour ne l'a pas empêché de continuer à se former. Il est convaincu qu'il n'y a pas d'âge pour cela, à condition de ne jamais cesser de se repasser le flambeau.

Il est 19h45. Les Compagnons en herbe quittent la salle à manger et vont regagner leurs classes respectives pour les cours du soir. En apparence, rien n'a changé depuis l'époque où Marc était lui-même aspirant Compagnon, rien, sauf les timbres de voix féminins qui résonnent à présent parmi le joyeux brouhaha. Pendant des siècles, l'accès au compagnonnage a été réservé exclusivement au sexe masculin et ce fut un long combat avant que les premières filles réussissent à se faire adopter. C'était en 2004 et elles n'étaient que trois. Aujourd'hui, même si elles sont encore en minorité et que la plupart se préparent à des métiers qui requièrent davantage de minutie que de force, l'aile qui leur a été aménagée atteste enfin leur légitimité parmi les Compagnons. Marc fait partie de ceux qui y ont cru. Il s'est beaucoup investi pour faire accepter les femmes sur les chantiers et s'il est conscient que la partie n'est pas encore gagnée, que le machisme ou le paternalisme y règnent encore, il est plein d'espoir pour la

nouvelle génération de filles comme Léa, une apprentie charpentière qu'il a embauchée en alternance et qui devait à peine savoir marcher en 2004.

Marc grimpe les cinq étages qui mènent à la pièce mansardée où sont alignées des planches à dessin. Quelques minutes plus tard, une dizaine de jeunes franchissent la porte en s'exclamant « bonsoir, Breton ! » Cela fait plus de trente ans que deux soirs par semaine, Marc, dit « Breton cœur fidèle », vient au siège enseigner les différentes techniques de charpente. Au fil des années, son nom de Compagnon a presque supplanté son véritable patronyme. Il arrive même à certains clients de faire l'amalgame. Après avoir sorti son matériel et s'être installé, chacun reprend son travail en cours. Marc passe de l'un à l'autre. Il est là pour les épauler et pour répondre à leurs questions. Ici, tous les âges et tous les niveaux sont confondus. Marc se penche vers Léa pour rectifier un trait quand son portable se met à vibrer dans sa poche. Il le sort discrètement et jette un coup d'œil sur l'écran. C'est son associée. Jamais elle ne le dérange pendant ses cours du soir, ce doit être vraiment important. Un peu inquiet, il se détourne afin de ne pas se faire démasquer par ses étudiants qui ont l'interdiction absolue d'utiliser leur portable en cours, et affiche le message. Léa à qui sa manipulation n'a pas échappé, lève sur lui ses grands yeux verts et voit son visage se décomposer tandis qu'il lit. Au lieu de ranger son mobile, il se met à pianoter dessus, et fait défiler les images sur son écran comme s'il oubliait soudain où il se trouvait. Pressentant quelque chose d'anormal, les jeunes abandonnent leur travail les uns après les autres et le dévisagent à leur tour. Marc laisse vibrer à nouveau son téléphone et se tourne vers eux, l'air atterré. Il s'éclaircit la voix et dit d'un ton solennel :

— Il se passe quelque chose de très grave. Un incendie s'est déclenché en début de soirée à Notre-Dame de Paris et les pompiers ne parviennent pas à le maîtriser. La cathédrale est en train de brûler.

Des exclamations horrifiées se font entendre de toutes parts. L'un des jeunes suggère qu'on aille voir s'ils en parlent à la télé. Marc acquiesce. Les cours sont terminés pour ce soir. Il prévient au passage les collègues qui n'étaient pas au courant et se joint à la cavalcade dans l'escalier pour se rendre à la salle de télévision. Hébétés, ils découvrent sur le grand écran les flammes dévorant l'édifice mythique et des larmes coulent sur les joues. Sur toutes les chaînes d'information continue, la catastrophe tourne en boucle et quand ils revoient pour la énième fois la flèche s'effondrer, ils ne peuvent retenir un cri d'effroi.

Notre-Dame de Paris, c'est comme la tour Eiffel, le Sacré cœur ou l'Arc de triomphe : elle représente la France dans le monde entier. Notre-Dame de Paris, c'est Victor Hugo, Esméralda, et pour la jeune génération, le Walt Disney de leur enfance. Mais pour les Compagnons du tour de France, ce n'est pas Quasimodo qu'évoquent les gargouilles, c'est le travail des anciens.

Le lendemain en début de matinée, le téléphone sonne dans le bureau du prévôt. C'est ainsi qu'on nomme le responsable d'une maison qui accueille les Compagnons pendant leur tour de France. Julie est l'une des rares femmes à occuper ce poste. Elle est là pour trois ans, pendant lesquels elle va accomplir son devoir de restitution en dirigeant et accompagnant les jeunes en formation, puis elle reprendra son véritable métier, celui qui lui vaut l'appel de ce journaliste : elle est la première femme à avoir été reçue Compagnon charpentier. Au petit matin, les pompiers ont réussi à maîtriser l'incendie. Les deux tours sont sauvées mais la toiture de la nef a brûlé. Il va falloir la reconstruire et aujourd'hui, tous les projecteurs sont tournés vers les Compagnons du tour de France. Un appel de fonds solidaire a été lancé et les milliardaires commencent à mettre la main à la poche. La flèche de Viollet-Le-Duc va pouvoir s'ériger à nouveau. Julie répond brièvement à l'interview qui va paraître dans le journal local. Oui, elle serait partante pour participer aux travaux de reconstruction de la charpente. Oui, ce serait une expérience fantastique, surtout en tant que femme. Mais si elle a dû abattre des montagnes pour se retrouver à cette place, qu'elle se bat encore pour que ses consœurs soient reconnues à leur juste valeur, aujourd'hui Julie n'a pas le cœur à se mettre sur le devant de la scène. Aujourd'hui, comme tous les Compagnons, elle est en deuil.

Assis à la terrasse du bar où ils avaient rendez-vous, Marc n'attend plus Julie. Un sms l'a averti qu'elle ne viendrait pas comme prévu faire le point avec lui sur les nouveaux apprentis. Lui aussi est encore sous le choc de la catastrophe. Pourtant, malgré la tristesse de l'évènement, il est résolument optimiste devant l'implication de ces jeunes, qui à l'ère d'internet et de l'ouverture sur le monde, ont délibérément choisi de suivre les anciens sur la voie du compagnonnage.

Lui, n'avait jamais entendu parler des Compagnons du tour de France quand ils sont venus dans son petit collège de Bretagne. Il se souvient comme il était naïf et ignorant à l'époque. Il tourne son café d'un geste mécanique. Il a fini par s'habituer à cette boisson qu'il détestait plus jeune et dont l'arôme est devenu sa petite madeleine de Proust. Elle le ramène à Claude, puis à Estelle. S'il n'avait

pas croisé leurs chemins, sans doute qu'il n'aurait jamais quitté son village natal. De fil en aiguille, il repart quarante-deux ans en arrière, le jour de ses treize ans. C'est là que tout a vraiment commencé...

CHAPITRE 1

Mai 1977

Debout sur le muret entourant notre maison en pierre, je regardais les mouettes tournoyer dans le ciel bleu. Grimper sur ce mur bordé d'hortensias aux tons pastel était la seule interdiction de mes parents que je m'autorisais à braver. C'était mon mirador et là-haut, j'étais le roi du monde. Les cloches se mirent à sonner au loin, annonçant la fin de la grand-messe, celle où l'on chantait encore en latin. Ma grand-mère n'allait pas tarder à apparaître. Exceptionnellement ce dimanche-là, nous ne l'avions pas accompagnée à l'église. Ma mère avait trop à faire avec mon repas d'anniversaire à préparer. Pour l'occasion, mon père avait même rapporté des homards. Il était marin-pêcheur, comme mon grand-père. Dans la famille, tout le monde travaillait dans la marée : ma grand-mère était poissonnière à la criée et ma mère, ouvrière à la conserverie. Personnellement, je n'aimais pas tellement le poisson, je détestais surtout son odeur, que j'avais l'impression de toujours traîner derrière-moi. Je ne l'avais jamais dit pour ne pas les vexer, mais la pire des punitions était lorsque mon père et mon grand-père m'emmenaient pêcher avec eux et, pensant me donner une mission de confiance, me chargeaient de préparer la boîte : l'appât pour les crabes, des morceaux de poissons que l'on place dans les casiers ; rien qu'en y pensant j'avais la nausée.

Le soleil disparut derrière de petits nuages blancs que le vent poussait délicatement, apportant jusqu'à mes narines ces effluves iodés dont je raffolais ; je n'aimais pas la pêche, mais j'aimais l'odeur du grand large, celle de l'évasion. Je marchais en équilibre sur le mur, quand j'aperçus au loin ma grand-mère, sa coiffe bretonne amidonnée sur la tête, se diriger vers la maison d'un pas décidé. Je me dépêchai de sauter de mon belvédère avant de me faire démasquer, et courus à sa rencontre.

Le repas s'éternisait. Après avoir fait honneur aux fruits de mer de mon père en camouflant leur goût sous une énorme couche de mayonnaise, j'avais vu ma mère s'éclipser discrètement dans la cuisine et j'attendais le dessert avec impatience. Elle réapparut enfin, tenant dans les mains un superbe fraisier sur lequel brûlaient treize bougies. Je les soufflai fièrement sous les applaudissements de la tablée, tandis que mon père déposait deux paquets près de mon assiette. Je les avais déjà repérés sur le buffet de la salle à manger et il

me tardait d'en découvrir le contenu. Je saisis le plus gros des cadeaux et sentis mes joues s'empourprer. Aux yeux de ma sœur qui brillaient d'impatience, je la soupçonnai d'être dans la confidence. Avant de l'ouvrir, je palpai la boîte pour tenter de deviner la forme qui se cachait dessous. Mon cœur s'accéléra : et si c'étaient les patins à roulettes que mes parents m'avaient refusés à Noël ? Qu'ils avaient changé d'avis ? Je me voyais déjà rejoignant mes copains de classe sur la place du village pour patiner avec eux. N'y tenant plus, j'arrachai l'emballage. Le sourire de satisfaction qui illuminait le visage de Viviane s'éteignit brusquement devant ma déception. C'était des Clarks en daim noires que tout le monde s'arrachait peut-être à Morlaix où ma sœur étudiait la sténodactylo, mais pour moi une paire de chaussures ce n'était pas un cadeau d'anniversaire, et puis j'aimais bien mes vieilles baskets. Je devinais que cela avait coûté cher et je m'efforçai de sourire en faisant semblant de m'enthousiasmer, mais tout le monde avait compris que ce cadeau était un fiasco. Pour faire diversion, j'ouvris celui de mon grand-père. Il me fixa de l'air de celui qui est sûr de son effet. C'était un couteau, le même que le sien et celui de mon père, un couteau pliant qui ne les quittait jamais. J'essayai de l'ouvrir, un peu maladroitement, ignorant les injonctions de ma mère :

— Marc, arrête, tu vas te blesser !

— Vous en faites pas, Madeleine, il va vite savoir s'en servir. J'avais son âge quand j'ai reçu le mien et son père aussi. C'est la tradition dans la famille. Un vrai couteau de pêcheur, hein mon gars ?

— Oui, pépé, répondis-je pour lui faire plaisir. Mais j'étais sûr d'une chose : jamais je ne serais pêcheur.